

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 15 (1877)  
**Heft:** 1

**Artikel:** [Anecdotes]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184162>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Avec tes fleurs à peine écloses,  
Encore plus roses que les roses.  
Et moi j'ai bientôt soixante ans !

Il m'en souvient, joli pommier,  
Oh ! quelle douce souvenance !  
En te plantant, plein d'espérance,  
J'aimais... et rare circonstance,  
Dans son cœur j'étais le premier.

Aujourd'hui j'ai mes fleurs aussi,  
Mais ce sont les neiges de l'âge.  
Blanches fleurs dont mon front s'ombrage,  
Venez vous abriter ici.

Pourrai-je encor quelques printemps,  
Revoir ton ombre solitaire,  
Et rêver plus loin que la terre  
Une paix toujours éphémère,  
Fugitive comme le temps ?

Alors après ma mort, dans la saison des roses,  
Brisés, sur mon tombeau, portez dans vos soupirs,  
Quelques lambeaux fanés des fleurs à peine écloses,  
Du pommier où j'aimais cueillir des souvenirs.

Corsier, 6 mai 1875.

#### L'oie.

Souvent quand on veut indiquer qu'une personne a peu d'intelligence, on dit, elle est bête comme une oie. En tel cas un curé écrivait que certains de ses collègues étaient des oisons, ce qui est le diminutif de l'oie et non pas l'oie mâle, qu'on appelle jars. Ce vieux proverbe n'est pas toujours vrai et souvent on fait tort à la personne à laquelle on l'applique et à l'oiseau qui sert de comparaison. Les oies ne sont pas moins intelligentes que les autres animaux de basse-cour et, chose digne de remarque, ce n'est pas toujours l'éducation qui développe cette intelligence, mais elle paraît être innée chez ces animaux et n'attendre que l'occasion de se manifester, en sorte de rendre l'homme attentif à ce développement de l'être intérieur, de l'âme, dont l'espèce humaine s'attribue le monopole.

En voici un curieux exemple. Il y a 70 ans, lorsque mon père vint s'établir à la campagne que j'habite, il acheta du fermier un troupeau d'oies pour faire partie de la basse-cour. On n'en savait pas l'âge et il était réservé à la dent d'en faire l'appréciation. Ces lourdes volailles faisaient des interruptions fréquentes dans le jardin qu'on venait de créer. De leurs pieds palmés elles écrasaient les jeunes plants ; de leurs longs becs, elles mangeaient les salades, sans attendre l'huile et le vinaigre ; elles ne respectaient point les jeunes choux et leurs dégâts devenaient intolérables. On se décida alors à manger les oies pour qu'elles ne mangeassent pas le jardin. L'une après l'autre elles eurent le cou coupé et ce fut à la sortie de la broche qu'on remarqua, avec dépit, qu'elles avaient dépassé l'âge des oisons.

Il n'en restait plus que deux : un vieux jars et une oie sur le retour. Le premier fut condamné, comme ses prédecesseurs. La cuisinière, aidée d'une de mes sœurs, lui coupa le cou et emporta la volaille sans s'occuper de la tête, qui resta près du billot, sous le bûcher. L'oie survivante avait vu l'exécution et quand les exécuteurs se furent éloignés, elle s'approcha de la tête sanglante du jars et se mit à pousser des cris lamentables qu'on ne saurait appeler des sifflements. C'étaient des gémissements plus sincères et plus naturels que ceux d'une veuve, car l'oie ne voyait plus de jars autour d'elle pour remplacer le défunt. Elle prit sa tête à son bec, la porta près du ruisseau, s'accroupit à côté et ne

voulut plus la quitter. Vainement la cuisinière lui offrit à manger, l'oie ne l'accueillit que par un sifflement de colère et allongea son cou pour la pincer. Elle fut ainsi deux jours à traîner cette tête d'un lieu à l'autre, jusqu'à ce que mon père, s'en étant aperçu, s'approcha de l'oie, la caressa avec douceur et lui donna un peu de pain qu'elle accepta. Elle abandonna alors sa triste relique et se mit à suivre mon père dans ses occupations de la campagne, comme le ferait un chien. Quand elle le voyait de loin, elle prenait son vol pour aller le rejoindre et lui exprimer, par des cris particuliers, combien elle était satisfaite de le retrouver. Elle s'émancipa tantôt à entrer dans la maison, à l'heure du dîner, non pas pour aller à la cuisine, où avait passé toute sa famille, mais dans la chambre à manger, où elle se tenait à côté de mon père, attendant qu'il lui donnât sa petite part du dîner.

(Rameau de sapin.)

Deux campagnards entrent au café Schweitzer, prennent place et éprouvant un certain étonnement à la vue des nouvelles bouteilles prescrites par la loi fédérale.

« Que voulons-nous boire ? » dit l'un d'eux.

— Ma foi, répond l'autre, on ne sait plus que demander avec ces nouvelles mesures ; le diable n'y voit plus goutte. Ça ne fait rien, ajouta-t-il en faisant signe au sommelier, apportez-voir toujours un hectolitre pour commencer et puis après on verra.

Plusieurs amateurs de bons morceaux étaient réunis au restaurant S... autour d'une table copieusement servie. La conversation était des plus animées : « Un peu de silence, Messieurs, s'écria l'un des convives, vous faites tant de bruit, qu'en vérité on ne sait pas ce que l'on mange. »

La livraison de janvier de la *Bibliothèque universelle et revue suisse* vient de paraître et contient les articles suivants : I. Juste Ollivier, par M. Eugène Rambert. II. Mahomet et le mahométisme, par M. Aug. Glardon. III. Qui se ressemble s'assemble. — Nouvelle de M. Melchior Meyr. IV. Journal d'un voyage en Turquie, par M. Alfred Gillièron. V. Carlino. — Nouvelle par M. J. Ruffini. VII. Chronique parisienne. VIII. Chronique anglaise. IX. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel place, de la Louve, Lausanne

L. MONNET.

#### THÉATRE DE LAUSANNE

Dimanche 7 Janvier 1877.

#### LE BOSSU

Grand drame en 10 actes du théâtre de la Porte-St-Martin.

Les bureaux s'ouvriront à 6 1/2 heures. — On commencera à 7 heures.

Mardi 9 janvier 1877 :

Représentation extraordinaire composée de pièces du Théâtre du Palais-Royal.

Jeudi, 11<sup>e</sup> représentation de l'abonnement.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY